La ville inquiète

Le temps de la réflexion

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 1987.

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Ce sont la campagne, les ondes et les bois, ou ce qu'on appelait jadis les « solitudes », qui sont censés procurer repos et quiétude. La ville, elle, a toujours été considérée comme inquiète et inquiétante : elle est bruyante, elle n'est pas sûre, elle attire les voleurs, les mauvaises femmes, elle a ses mystères et ses bas-fonds, c'est dans ses rues qu'éclate l'émeute, en elle que se décide le sort des révolutions. Mais elle fascine autant qu'elle inquiète : au siècle dernier les provinciaux soucieux d'ascension sociale « montaient » à Paris et, aujourd'hui, les populations les plus déshéritées viennent en masse grossir ce qu'on n'ose plus appeler des villes mais des « agglomérations » aux limites imprécises. La capitale était le siège du pouvoir et, par définition, le « chef-lieu » de la Nation, sa tête pensante et agissante. En France, assurément plus qu'ailleurs, elle demeure le centre d'où émanent les grandes décisions – décentralisation ou non : il suffit de regarder une carte routière, ferroviaire, aérienne (pour aller du Midi en Bretagne, le plus court chemin passe encore par Paris!).

Le procès intenté à la ville est ancien. Mais il a gagné en violence, s'est fait plus insistant, plus global aussi, comme s'il ne visait plus seulement tel ou tel travers inhérent à la vie urbaine mais l'essence même de celle-ci ou plutôt de ce qu'elle est devenue. Car c'est au nom de la « vraie ville », de sa figure pour nous archétypique (la polis*) ou idéale, que nous dénonçons nos villes modernes comme des villes* défigurées, *des contrefaçons voire des non-villes.*

Ce volume eût donc pu facilement tourner au cahier de doléances. Il suffisait de donner libre cours à nos plaintes quotidiennes : le bruit, les embouteillages, la pollution, la laideur des constructions modernes, le cloisonnement des « grands ensembles », l'invasion publicitaire, la dis-

parition des échoppes d'artisans et la prolifération des hypermarchés, la destruction certaine des quartiers et leur rénovation douteuse, la spéculation immobilière, les cités-dortoirs et leur corollaire : un centre aussi vide d'habitants que riche en bureaux, les parkings sinistres, le circuit touristico-culturel-commercial fléché, partout la loi marchande qui règne, le fric et le toc. Et ces architectes qui, tout en convoitant les appartements anciens, construisent à bas prix pour qu'ils soient loués hors de prix des « logements » à la superficie rationnellement mesurée où ils ne vivraient pas une heure, et ces bureaux d'urbanisme qui, tout à l'exécution de leurs plans d'« aménagement de l'espace », se soucient comme d'une guigne de l'habitant ordinaire... Et cetera... *Car tout ceci ne peut se dire qu'en vrac, dans le désordre, comme toujours quand ce qui déclenche la protestation, l'acrimonie, la rage apparaît soi-même privé d'ordre et vide de sens.*

Sous les griefs, la nostalgie, et, avec elle, l'idéalisation. Que sont nos *villes devenues? Avec leurs places soudain découvertes comme une clairière dans la forêt, avec leurs « passages » chers à Walter Benjamin, avec leurs cours et leurs jardins cachés, avec leurs rues qui, précisément parce qu'on ne les avait pas baptisées piétonnières, étaient accueillantes au piéton, avec leurs musées que fréquentait seulement l'amateur, avec leurs cimetières oubliés... Nous rêvons du Paris de Baudelaire, de Léon-Paul Fargue, d'Henry Miller, nous rêvons la ville cosmopolite, celle qui est à la fois unique et tout un monde. Pour un peu nous regretterions les bougnats et les statues hideuses, les barrières de l'octroi!*

Les signes de la ville étaient innombrables, c'est à peine si nous les percevions mais, invisibles et présents, ils assuraient notre plaisir, parfois notre fierté, de citadin. Il ne nous venait pas à l'idée d'en dresser l'inventaire : fallait-il qu'ils soient perdus pour nous émouvoir, comme le font ces langues qu'on dit mortes quand nous ne les parlons plus?

De cette nostalgie, de ces griefs on trouvera des traces dans le volume que voici. Les ignorer eût été reléguer comme passéiste, au nom du culte d'on ne sait quelle modernité, un discours qu'il arrive à chacun de tenir, en prose ou en vers... Et surtout nous aurions, ce faisant, négligé ce qui est au cœur même de toute interrogation actuelle sur la ville. Pourquoi cette interrogation est-elle devenue à la fois plus pressante et plus incertaine? Parce que ce n'est plus seulement la ville dans sa réalité *qui s'est modifiée, altérée jusqu'à être devenue méconnaissable : l'inquiétude a gagné l'*idée *même de la ville.*

Les villes pouvaient bien, selon les époques, selon les pays et les

continents, prendre les formes les plus diverses, l'idée de ville n'en gardait pas moins sa relative stabilité, sa permanence, elle était cernable, nommable. Elle l'était d'autant plus qu'il n'y avait de ville que là où il y avait limites. Et d'abord limites entre un dehors et un dedans, que ce dehors s'appelât campagne, forêt ou désert, que ce dedans fût marqué par des remparts, des portes, une simple enceinte de fossés ou de pieux. Or ces limites se sont progressivement effacées. Pour rester dans l'histoire récente et pour prendre un exemple familier, les « boulevards extérieurs » de Paris (la « petite ceinture »), aménagés à l'emplacement des anciennes « fortifs », ont été doublés par le « périph » et nos édiles projettent déjà la construction d'un « superpériphérique » qui tracera une circonférence plus large. Mais circonférence autour de quoi? autour de quel centre? Des mots comme « banlieue », comme « faubourg » (hors-bourg) ont-ils encore un sens quand l'entité qui reste plus ou moins cernable ne s'appelle plus Paris mais région parisienne? Sans toujours en être conscients, nous avons vu des mots comme « agglomération », « région », « tissu urbain » se substituer à celui de ville. Chacun peut, aux moindres frais, faire l'expérience de l'« inquiétante étrangeté », pour peu qu'il s'aventure dans ce no man's land *pourtant surpeuplé que bien improprement nous continuons à nommer banlieue, faute de pouvoir lui assigner des frontières et de reconnaître des différences entre telle avenue Gabriel-Péri et tel boulevard Charles-de-Gaulle, entre telle « cité administrative » et telle « Maison de la Culture » : l'égarement est total.*

Est-ce alors céder à un futurisme chagrin que de prévoir, comme le fait un des auteurs de ce volume, l'extension indéfinie, non plus tant de mégalopoles que d'une « banlieue universelle »? A quoi les esprits plus optimistes pourront toujours objecter : pas du tout, la Terre devient sous vos yeux un seul « village planétaire », on peut y circuler d'un point à l'autre comme, en des temps révolus, on allait de la place de l'Église à la place du Marché, les autoroutes sont nos grand-rues, les Boeing nos diligences.

Les villes ont toujours changé, « hélas, plus vite que le cœur des mortels ». Ce n'est pas qu'elles fussent immortelles – toute ville au contraire se construit sur des ruines, parfois même anticipe sa propre ruine –, c'est qu'elles avaient la vie plus longue, c'est que, quitte à en souffrir, nous admettions qu'elles se développent comme des organismes soumis à leur loi propre. Et, comme tout organisme, elles étaient sujettes à des pathologies diverses : étiolement, excroissances, malformations. Mais le succès même de la métaphore organique pour définir nos villes disait assez que nous

Extrait de la publication

pouvions les considérer comme des corps vivants, comme autant d'individualités, et faire confiance en leurs possibilités d'évolution, en leurs capacités presque infinies d'adaptation. Autant nous étions réticents face à l'idée d'une cité dont la forme eût strictement obéi à un plan (très rares sont d'ailleurs dans le monde des villes de cet ordre), autant nous étions sensibles aux villes qui, sans qu'il y ait eu besoin de recourir à quelque démiurge, paraissaient s'être faites pour ainsi dire toutes seules : villes sans urbanistes, villes dont la figure et les traits n'étaient pas dessinés d'avance et qui pourtant étaient uniques; des corps vivants, oui, et vivants aussi parce que l'histoire s'inscrivait en eux et qu'ils en portaient partout les marques, et pas seulement dans leurs « monuments ». Nous trouvions une ville « belle » quand nous pouvions passer d'un quartier à l'autre en constatant leurs différences mais avec la certitude que nous vivions dans la même *ville et avec le sentiment que nous saurions aussi bien trouver notre place dans le palais princier que dans la boutique obscure. Nous* habitions *la ville, et peut-être la ville étrangère avec un plaisir plus vif que la nôtre à quoi nous liaient le travail, la routine.*

Bien sûr, le modèle restait la ville européenne; bien sûr aussi, notre prédilection, pour la plupart, allait aux cités italiennes qui s'offraient comme autant de femmes incomparables dont nous pouvions, par la seule évocation de leurs noms – Sienne, Arezzo, Mantoue – susciter la présence sans jamais en épuiser le charme. Chacune à sa manière était aimable et nous les aimions toutes comme on aime une langue inconnue tant qu'on est assuré qu'elle chante pour ceux qui la parlent et dès que nous en devinons la mélodie intime.

Certes ces villes existent toujours (quand la dernière guerre ne les a pas détruites), certes nous les visitons toujours et même plus que jamais, mais justement nous les visitons, comme des musées. Mais où *habitons-nous? On serait tenté de répondre : n'importe où, tant l'indifférence au lieu et à son génie propre, tant l'ignorance ou l'effacement de l'Histoire règnent « en lieu et place » d'un habiter « propre ». « Le désert croît », nous avait averti l'oiseau de Zarathoustra, nécessairement de mauvais augure quand ce qui s'avance, sous des travestissements innombrables, c'est un nivellement et une uniformité* sans pareille *: ce sont les mêmes solutions techniques qui prévalent ici ou là, d'un pays et même d'un continent à l'autre, c'est la même architecture qu'on n'ose plus appeler « fonctionnelle » qui compose partout les mêmes bâtiments sur un sol qui nous paraît de plus en plus désolé. Aujourd'hui voir une ville dite « moderne », c'est les avoir vues toutes.*

Extrait de la publication

Faut-il alors se résigner à s'installer dans des « zones » où si tout est conçu, nous dit-on, pour la communication, plus rien n'a de rapport, fût-il secret, avec l'idée même d'un partage? Il y aura, certes, encore des « espaces préservés » : mais leur circonscription interdit précisément le libre passage, et ce qu'il reste de limite devient inexorablement cage, même transparente, comme le verre des vitrines. Faut-il donc admettre la disparition des singularités – alors même que le discours universel ne cesse d'inventer le droit à la différence?

Mais, pour peu que nous consentions à reconnaître ou à imaginer d'autres modes de vie urbaine que ceux qui sont nostalgiquement familiers, le catastrophisme perd une bonne partie de sa pertinence. New York, depuis déjà des décennies, a pu aussi bien représenter dans notre imaginaire la *ville, et la ville inquiète par excellence, que, par comparaison avec les vieilles cités européennes, l'horreur d'un vaste espace d'anonymat, de violence et d'exil définitif. Los Angeles n'est pas une ville? (L.A., un territoire réduit à deux lettres.) On peut y vivre pourtant aussi bien qu'ailleurs, il suffit de prendre le temps de s'accoutumer aux nouveaux signes urbains, de s'ouvrir à un habiter lointain, étrange, mais tout aussi prenant. Peut-être, pour nous laisser séduire, convient-il de ne pas être toujours en quête de l'objet perdu et apprendre à percevoir les nouveaux objets ou plutôt les nouveaux réseaux qui se constituent (le réseau, une notion contradictoire avec celle d'objet cernable, définissable comme l'est l'objet-ville).*

*L'ennui est que, croyons-nous, nos architectes et urbanistes, qu'ils se disent conservateurs ou modernistes, ne semblent pas avoir pris la mesure de la mutation actuelle et qu'ils restent comme accrochés à une image de la ville que, dans le même mouvement, ils contribuent à enterrer. On a le sentiment qu'ils se disent : faute de pouvoir édifier une « cité », au moins gardons-en les insignes. À défaut d'*agora, *un Forum des Halles! À défaut de beffroi, une tour de verre! À défaut de places discrètes et ombragées, des résidences en béton armé aux noms de fleurs! Un des promoteurs d'une de nos « villes nouvelles » nous confiait : « Là, j'ai exigé l'implantation d'un grand café avec terrasse où les gens auraient plaisir à se retrouver. » Le café a bien été « implanté », les « gens » n'y sont pas venus. C'est qu'une ville ne se fabrique pas* ex nihilo, *et encore moins à partir de souvenirs, souvent douteux ou projetés. La logique de la simulation présuppose un* défaut *réel, auquel on supplée précisément par des représentations déficitaires. L'un des enjeux de ce volume aura peut-être été de nous contraindre à faire face au défaut de ville, masqué derrière l'hypertrophie de l'ur-*

Extrait de la publication

banisation, l'excédent de simulacres architecturaux et culturels, la pléthore de signes, messages, « images ».

Nous avons perdu l'art de bâtir (et donc d'habiter) les villes et nous ne savons plus qu'inventer des expédients plus ou moins ingénieux pour y vivre, malgré tout. Aristote, jadis, donna de l'être humain la définition devenue classique : animal citadin; mais il ajoutait, ce qui a été un peu oublié : s'il est ainsi, c'est que sa finalité est de bien vivre. Nous ne croyons plus en la cité radieuse et pourtant nous sommes de plus en plus nombreux à respirer l'air de nos villes empoisonnées. De quoi est-il donc fait, l'air de ces villes hors les murs?

T.R.

Extrait de la publication

JACQUES RÉDA

Petit discours en vers sur la question

Comme chacun, j'ai bien quelques vagues idées
Sur le sort de la Ville, en ces temps où l'on voit
Les villes étirer en tous sens un convoi
De faubourgs qui les laisse en leur centre vidées

Pour nourrir un tissu de fibres, conjonctif,
Qui prolifère par les bois et les prairies,
Grimpant même sur les collines ahuries.
Mais je discerne mal le terme et le motif

Exacts d'un mouvement qui s'étend, s'accélère
Sous les effets ligués des besoins, du profit,
Voire d'un phénomène astral et, déconfit,
Je balance entre l'intérêt et la colère.

Je m'effare parfois des sombres lendemains
Que nous aurons légués à notre descendance;
Tantôt je me rassure avec une évidence :
L'adaptabilité sans borne des humains.

Nous avons bien vécu de tout autre manière
Que ne l'imaginaient les rêveurs de jadis.
Où qu'elle nous conduise, enfer ou paradis,
Cette phase n'est pas, à coup sûr, la dernière.

Et l'avenir, dont l'ombre aujourd'hui donne froid,
À son tour devenu du passé d'élégie,
Réalimentera le flot de nostalgie
Qui d'âge en âge nous soulage de l'effroi.

Extrait de la publication

Ainsi le rampement sournois des mégapoles,
Qui promet à chacun le libre anonymat,
Nous fait-il regretter la faune et le climat
Des chefs-lieux que l'enfance embellit : fariboles,

Si l'on songe aux rideaux soulevés, aux cancans,
Haines, secrets honteux, cafards et jalousies,
Convoitises tendant au fond d'âmes moisies
La corde prête au fond des greniers suffocants.

Malgré le souvenir, proche de la légende,
Que j'en conserve (alors, tout paraissait plus grand,
Et les êtres, l'espace même m'entourant,
Avec le temps comme une inépuisable offrande,

À distance tenaient l'énigme qui déjà
Se profilait dans les figures débonnaires;
Et de certains influx, souterrains ou lunaires,
Dans ce cercle d'amour rien ne me protégea),

Telle fut, j'en ai peur, la ville de cocagne
Et de verte innocence où je batifolais
Et qui, selon le vœu qu'émit Alphonse Allais,
Semblait avoir été bâtie à la campagne.

Et l'on y devinait, sous le lent défilé
Des jours recommencés dans un même silence,
L'œil jamais clos d'une impassible vigilance
Qui me laissait le sentiment d'être exilé.

Cependant quand je pense aux villes idéales,
C'est son plan qui surgit comme d'un manuel
Ancien de Géo : plaisir continuel
De retrouver le Pont, la Mairie et les Halles,

La Grand'Place, la Gare et le Parc, le Château,
L'Église, le Collège et leur monde d'essences
Affranchi des progrès, des dégénérescences,
Inaccessible et pur comme un reflet dans l'eau.

Mais j'ai vécu longtemps dans ce profond mirage.
Il se peut que mon œil en demeure vicié,
Qui vit alors le Fou, le Prêtre, l'Épicier –
Et moi, n'étais-je pas l'Enfant qu'on encourage

Extrait de la publication

À ne jamais changer de nature? En effet,
J'ai peu changé depuis, mais l'avantage est mince :
Je poursuis à Paris un rêve de province
Et je traîne avec moi l'enfant que réchauffaient,

Dans la ville muette et basse aux perspectives
De casernes ouvrant sur des lointains ruraux,
Des personnages aux statures de héros
Étendus maintenant sous des dalles votives.

Aussi, quand il m'arrive, et c'est assez souvent,
De me représenter, sinon comme un prophète,
Au moins en curieux le désastre ou la fête
Que seront les cités d'un futur éprouvant,

Privé d'air et d'eau claire, et d'oiseaux dans les arbres
Morts, ou tout au contraire accordant sous un ciel
Lumineux, la nature avec l'artificiel
(Robots et rossignols, le vinyle et les marbres),

Il me semble toujours, jusqu'à la fin des fins,
Que ma ville au-dessus de la scène surnage,
Établie hors du temps comme dans un nuage
Parmi les battements d'ailes des séraphins.

Jacques Réda

Extrait de la publication

JEAN-LUC NANCY

Au loin, Los Angeles

... à Los Angeles, où serait venue se dissoudre, s'étirer à l'extrême, ou encore se *déliter,* mais non se supprimer l'idée, l'image de la ville.

... à côté de la question, peut-être. Mais je n'arrive pas à recevoir, ou à percevoir la question de la ville. Pas comme *question.* Ce n'est pas faute de pressentir quelques linéaments de réponse. J'imagine la reconstruction et la déconstruction d'un discours de la ville. Platon, Descartes, Hegel, Balzac, Baudelaire, Valéry, Joyce, Benjamin y ont au moins leur place (leur *place?* un carrefour, un square, un rond-point? avec un monument, une plaque, un édifice?). Bien d'autres encore, autres places, ou terrains vagues. Et la langue, les langues : ville, cité, *urbs, polis, Stadt, town, city,* bourg, métropole, mégalopole... Cependant, on me dit qu'il n'y a pas seulement une question, mais un problème de la ville. C'est vrai. Mais quel problème? Comment sauver la ville? Comment s'en débarrasser? Comment maîtriser l'outre-ville monstrueux? Est-ce toujours le même problème? Celui que les intentions et les volontés architecturales et urbanistes échouent régulièrement, depuis le milieu du siècle, non seulement à résoudre, mais à poser? Je n'y mets aucune ironie. Nous sommes tous des urbanistes sans emploi.

... à déambuler, plutôt. Je ne reçois guère qu'une invitation à déambuler. Quelque chose qui tient de la promenade, du *shopping,* de la visite, du *cruising,* de la flânerie, et de la dérive (naguère, pratique et théorie situationniste de la ville). Qui tiendrait *de* sans tenir *à.* Car toutes ces formes sont codées et catégorisées. Le *flâneur* en tant que type et en tant que concept : vérité sans doute, mais trop de vérité. La *question* de la ville serait-elle un modèle de discours excessif? Une hypersémiotisation? Un engorgement, non

Extrait de la publication

de véhicules, ni de marchandises, mais de volontés signifiantes? Je voudrais que déambuler ne devienne ni concept ni question de la ville, et soit au contraire une manière de lui laisser la chance – et le risque – de l'insignifiance. De là mon affection pour Los Angeles. Même déambuler y est emporté par autre chose. On ne peut pas en prendre la pose curieuse et gourmande. Il faut la voiture, non pas pour *circuler* à proprement parler, mais pour *traverser* – pour traverser sans cesse et sans fin un espace non identifiable, et par conséquent impossible à traverser.

... à Berlin, aussi bien, où la suppression tranchée de la ville – et ce n'est pas une métaphore, tranchée, glacis, chevaux de frise, miradors, champs de mines, mur – tranche une ville en deux villes, démultiplie son nom et son lieu, bien autrement qu'une frontière. Ce n'est pas un tracé : c'est une coupe trop énorme pour être trace ni tracé, au travers de tous les circuits tracés, rues, tramways et métros. Ou bien, c'est la trace même : l'effacement de la ville dans la ville. Les *freeways* tranchent aussi, dans l'étendue aérienne de Los Angeles. Ici, c'est le lien qui tranche, et là, au loin, c'est la déliaison. Je ne veux pas suggérer une similitude entre ces deux villes, qui sont aux extrémités de « la ville ». Mais je me demande dans quelle mesure, démesurée et incommensurable, elles exposent malgré tout l'une et l'autre, et en un certain sens l'une comme l'autre, une capacité inouïe de la ville à repousser l'intériorité, l'intimité dont s'est chargée notre idée, notre image de la ville?

... à l'impasse de la ville, à son angoisse. Il n'y a d'impasses que dans les villes. Ailleurs, des chemins qui se perdent. Peu d'impasses à Los Angeles, ou du moins jamais cet étranglement soudain entre les murs qu'est l'impasse des vieilles villes. En fait, c'est à peine s'il y a des murs, et donc aussi, à peine des rues. Il y a des lignes, des axes d'alignement auxquels abordent les brèves pelouses qui mènent aux seuils des maisons. Les maisons elles-mêmes sont à peine bâties, elles sont posées le long de ces lignes. On dirait qu'elles refusent les signes du « bâtir » : planches légères, crépis minces sur de simples cadres, stucs, bricolage. Même la pierre ou la brique, lorsqu'on en trouve, ne font qu'évoquer, de loin, l'art ou le geste de bâtir.

Dans les collines, tout devient sinueux, serpentin, tout dévale, les arbres et les toits déboulent les uns sur les autres, mais cette ordonnance générale n'est pas changée. Les maisons ne sont pas plantées sur les collines, elles tiennent à peine sur la pente. C'est l'ordonnance de la ville américaine, dès qu'elle n'est plus, comme on dit, une ville (c'est-à-dire, hors de New York, de San Francisco, et de quelques autres rares cités assemblées, resserrées et modelées sur elles-mêmes, dessinant une figure identifiable). À Los Angeles

(on dit « L.A. » : quel nom clair et léger pour l'énorme étendue brumeuse...), les nœuds des *freeways* s'enlèvent au-dessus de cet espace sans lieu, sans localité. Une torsion de béton, piliers et arches recouverts de lierre, vous jette d'un bout à l'autre de la ville, de la mer aux collines, et, par-delà les collines, vers l'est ou le sud, vers ces interminables répétitions de Los Angeles qui portent d'autres noms de villes, Commerce, Santa Anna, Van Nuys, Arcadia, Industry, Pomona, Ontario, Orange, qui sont d'autres villes et qui ne le sont pas, qui sont la même ville et qui ne le sont pas. Treize millions d'habitants dans l'aire de Los Angeles, mais le comté d'Orange, immédiatement au sud, est en passe de devenir une agglomération plus importante, sans autre « ville » que ces découpages de noms. (Les deux ensemble, pourtant, n'atteindront même pas la taille de Mexico...) C'est la ville elle-même qui est une impasse, la ville en tant qu'absence de ville : on n'en sort pas. Quand on en sort, le désert poursuit encore cette ordonnance indifférente, avec la répétition de ses broussailles et de ses courbes.

Mais cette impasse, que marque si continûment, si durement la présence des choses cassées, autos déglinguées, maisons éventrées, poussière et abandon, aussi bien que l'implantation régulière des mêmes *shopping centers, malls* et *plazas* interchangeables, cette impasse et son angoisse n'ont-elles pas toujours appartenu à la ville? La ville n'a-t-elle pas toujours mis en œuvre, avec la volonté du centre, du rassemblement, une violence sourde d'éclatement, de décentrement dans l'indifférence? Ne s'est-elle pas toujours rejetée en elle-même, créant sa banlieue, sa banalisation du lieu, avant même de la disposer en périphérie? Los Angeles, bien loin de détruire la ville, en aurait rejoué toute l'essence de lieu banal : à la fois, un lieu commun, et une absence de lieu, une équivalence indéfiniment multipliée des directions et des circulations, dont l'habitation n'est qu'un corollaire.

La ville qu'on craint de perdre est la ville sans sa banlieue, la ville gouvernante et commerciale, la capitale *bourgeoise* qui se donne, en tant que *ville,* la représentation de son pouvoir. Elle écarte sa banlieue. Mais à Los Angeles, la banlieue a tout infiltré, ou contaminé. Sans doute, Watts, la ville noire dont les émeutes sont encore dans nos mémoires, n'est pas à Santa Monica, de même que l'ancien *downtown* populaire et populeux, où il arrive que des sans-abri meurent de froid, n'est pas à West Hollywood où les Rolls s'alignent dans les parkings des restaurants. Et pourtant, la misère et la dégradation pénètrent insidieusement partout. Los Angeles est une ville dont la morgue urbaine a cédé. Ses deux ghettos les plus fermés, les plus retirés de la ville, sont le nouveau *downtown,* ses gratte-ciel

Extrait de la publication

de bureaux et de banques dont l'élégance verticale coupe, rythme impeccable, la ligne horizontale de la ville, et surtout Beverly Hills, gros pâté prétentieux de stuc et de plantes vertes, plus mortellement ennuyeux qu'aucun des « beaux quartiers » des villes européennes. Los Angeles n'est pas bourgeoise, comme elle n'est pas urbaine, et comme elle n'est pas *polie* – pas douce, pas accommodante au regard ni à la marche.

(Cela ne veut pas dire, encore une fois, que ce serait une ville prolétarienne, ni une ville qui aurait dissous les classes sociales... L'âpreté des contrastes, augmentés de leurs implications ethniques, est partout présente. Mais pour cette raison même, parce que c'est partout et qu'il n'y a pas de « cœur » préservé et réservé de la ville, il y a quelque chose comme un « déclassement » de « la ville ».)

... à sa beauté. Mais rien n'est enlevé à sa beauté, à la blancheur des églises espagnoles, à l'allure des architectures empruntées aux paquebots de naguère, à des colonnades néo-grecques ou à des tours néo-sumériennes, qui n'ont rien de ridicule, mais offrent au contraire toute la douceur et la fraîcheur d'une nostalgie délivrée de la nostalgie. Et leur beauté n'est que plus saisissante, d'être dispersée au hasard de l'étendue, de ne pas être apprêtée pour la présentation, d'être simplement là. Los Angeles n'a pas seulement ses bâtiments, ses monuments, elle a aussi ses lieux, ses rues, ses places, ses cafés. Quoi qu'on en dise – et on se plaît tant à le dire, on ressasse tant l'« inhumanité » de Los Angeles – on peut très bien s'y rencontrer, s'y retrouver, y avoir ses endroits préférés. En revanche, pas de quartiers. S'il y a une vie de l'espace immédiat (parce qu'on va, bien sûr, chercher son lait ou son essence au plus près), ce n'est pas une vie de quartier. Le quartier, c'est la ville qui veut se reconstituer à l'intérieur de la ville. À Los Angeles, toute tendance ou tentation locale est emportée. Le lieu passe dans l'étendue, et ce qu'on pourrait appeler la raison urbaine (l'autoréflexion des villes, leur systématicité, leur organicité) passe dans quelque chose qui n'est pas une folie, mais plus subtilement une indifférence à cette raison même.

... au cinéma. L'autoréflexion de Los Angeles se passe au cinéma. Sur dix films de série B produits à Hollywood, il n'est sans doute pas outré d'estimer que cinq ou six se passent à Los Angeles. Mais ce n'est pas pour célébrer la ville, qui souvent n'est pas nommée dans le film, et reste à peine identifiable. C'est par commodité de tournage, j'imagine, et Los Angeles en tant que décor n'est précisément qu'un décor, le décor ordinaire, indifférent, d'histoires équivalentes entre elles de flics, de tueurs ou d'avocats. Si bien que Los Angeles n'a pas, ou très peu, d'image de soi, sinon dans les

tr

NUMÉRO VIII

LA VILLE INQUIÈTE

Inquiète, la ville ? Oui, et d'abord de son identité. Tout ce qui faisait sa figure, ses emblèmes, son charme semble se décomposer. Elle a perdu les limites qui assuraient sa définition : dans l'extension de la banlieue universelle et des mégalopoles, ce qui différenciait un dehors d'un dedans, l'espace public du privé, l'urbain du rural, le centre de la périphérie, la capitale de la province est comme écrasé sous la pression de l'uniformité. Voici que s'estompent les traits qui donnaient à chaque ville son visage unique. C'est donc l'*idée* même de la ville qui a perdu sa relative permanence, sa quiétude.

Ce volume auquel ont contribué, entre autres, des architectes, des philosophes et des poètes ne cède pourtant ni à la plainte trop évidente de la nostalgie ni à la fascination de la modernité. Il tente, par les voies les plus diverses, de penser, et non de cerner, nos villes hors les murs.

Textes de :

SYLVIANE AGACINSKI, JEAN-CHRISTOPHE BAILLY, ANNE CAUQUELIN, ANDRÉ CORBOZ, MICHEL DEGUY, JACQUES DEWITTE, MARC FROMENT-MEURICE, PHILIPPE JUNOD, MICHEL LANSADE, JEAN-LUC NANCY, PIERRE PACHET, OCTAVIO PAZ, COLETTE PÉTONNET, JACQUES RÉDA, JOSEPH RYKWERT, MICHEL SCHNEIDER, RENÉ SCHOONBRODT, RICHARD SENNETT, NICOLAS SOULIER, PAUL VIRILIO.

9 782070 711246 67-X A 71124 ISBN 2-07-071124-2 135 FF tc